

NOTICE HISTORIQUE
SUR
LA VIE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE
DE M. DUPUIS.

Mme veuve Dupuis

Paris
Brasseur - 1813

NOTICE HISTORIQUE
SUR
LA VIE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE
DE M. DUPUIS.

NOTICE HISTORIQUE
SUR
LA VIE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE
DE M. DUPUIS.

CHARLES-FRANÇOIS DUPUIS naquit à Trichâteau, entre Gisors et Chaumont, le 26 octobre 1742, de parens honnêtes et vertueux, mais peu favorisés de la fortune. Son père était instituteur, et le premier soin de cet homme respectable fut de s'occuper lui-même de l'éducation de son fils. Il y réussit si bien qu'à l'âge de dix ans le jeune Dupuis possédait déjà une grande partie des mathématiques et même l'arpentage. En 1753 des raisons particulières engagèrent son père à se transporter avec sa famille à la Roche-

Guyon , où il était appelé pour remplir les mêmes fonctions que dans les lieux de son premier domicile. Il y éleva un pensionnat , où son zèle et ses talens lui procurèrent un assez grand nombre d'élèves.

Quelque temps après son arrivée le jeune Dupuis , dans une de ses promenades , ayant remarqué la tour antique de la Roche-Guyon , qui , placée sur une colline , semble dominer la contrée , voulut en mesurer la hauteur. Il avait déjà disposé ses instrumens et commençait son opération , lorsque M. le duc de la Rochefoucault , ancien petit-fils de l'auteur des *Maximes* et seigneur de cette terre , vint à passer ; il s'approcha , et sa surprise fut grande lorsqu'il connut par lui-même la précision avec laquelle opérait un enfant de onze ans : il lui demande son nom , le prend par la main et le conduit chez son père. Lorsqu'il apprit que ce père , heureux d'avoir un tel fils , mais chargé de deux autres enfans , manquait de moyens suffisans pour lui faire faire ses études , il offrit de lui donner une bourse au collège d'Harcourt lorsqu'il aurait

acquis les connaissances nécessaires pour la posséder.

Dès ce moment l'étude de la langue latine devint l'unique occupation de M. Dupuis, et les progrès rapides qu'il y fit le mirent en état d'entrer six mois après au collège de Vernon, d'où il sortit au bout d'un an pour commencer sa troisième au collège d'Harcourt.

Son application constante lui procura bien-^{11 août 1760.} tôt, tant au collège qu'à l'Université, plusieurs prix, qui comblèrent de joie ses respectables parens. Ils attendaient leur fils, qui venait déposer ses couronnes à leurs pieds; déjà même ils touchaient au moment de le serrer dans leurs bras, lorsqu'un accident funeste et imprévu vint le priver de son père. Je n'entrerai point ici dans les détails d'une catastrophe que M. Dupuis ne se rappelait jamais sans un vif sentiment de douleur; il me suffira de dire qu'à son arrivée dans la maison paternelle, où sa présence devait répandre l'allégresse, il trouva sa mère baignée de larmes et livrée au déses-

poir. Quelques jours après elle lui proposa de garder le pensionnat; mais se trouvant trop jeune pour mériter la confiance des parens, il préféra continuer ses études, et certes il fut inspiré du ciel dans cette occasion, car son génie ne se serait peut-être jamais développé dans une sphère aussi étroite, et le monde savant eût été privé des découvertes importantes qu'il fit dans l'antiquité.

M. le duc de la Rochefoucault, qui l'aimait, fut très sensible à son malheur; il lui prodigua des consolations, lui accorda une seconde bourse, avec laquelle il put cumuler la première; et M. Ascelin, proviseur du collège d'Harcourt, s'empressa de seconder les vues de ce généreux bienfaiteur en dispensant son élève de payer la pension. Sur le produit de ces deux bourses M. Dupuis ne garda pour lui que le plus stricte nécessaire; il envoyait le surplus à sa mère pour soutenir sa sœur et son jeune frère, qui n'avait alors que trois ans.

Depuis cette époque il marcha constam-

ment de succès en succès ; chaque concours ornait sa tête de nouvelles couronnes ; et , vainqueur fortuné , il en obtint cinq en rhétorique à la distribution solennelle des prix de l'Université.

Ces triomphes multipliés engagèrent plusieurs professeurs à se rendre auprès du recteur de l'Université pour le prier de convoquer une assemblée des quatre facultés en faveur de M. Dupuis , afin de lui décerner un prix d'excellence , comme étant le seul élève qui eût remporté les cinq prix de rhétorique. L'assemblée eut lieu , et la question y fut discutée : on y statua que ce prix ne pouvait être accordé qu'à celui des élèves de l'Université qui aurait obtenu les cinq premiers prix ; mais que M. Dupuis en ayant remporté trois premiers et deux seconds , on ferait insérer un article dans les gazettes pour annoncer au public qu'il avait approché du prix d'excellence , et que c'était un sujet qui donnait les plus grandes espérances.

Il fit ensuite son cours de philosophie , après lequel il fut reçu maître-ès-arts sans

examen ; et, lorsqu'étudiant en théologie, il s'y présenta pour être agrégé à l'Université, les examinateurs, d'une voix unanime, s'écrièrent qu'un jeune homme qui avait remporté cinq prix en rhétorique avait fait ses preuves, et ils lui délivrèrent aussitôt son diplôme. Quatorze jours s'étaient écoulés depuis son agrégation, lorsqu'une chaire de rhétorique vint à vaquer au collège de Lisieux ; le principal y nomma M. Dupuis, qui pour lors était dans sa vingt-quatrième année. Son zèle et son assiduité rendirent bientôt célèbre le collège où, dans un âge si tendre, il remplissait les places les plus importantes de l'enseignement, et quatre ou cinq fois sa classe obtint le prix d'honneur. Parmi ceux de ses élèves dont les talens et les vertus ont honoré la France il suffira de citer Mollien, les Colin-d'Harleville, les Dauchi, les Dumoustier, les Dubos et les Legouvée; tous n'ont cessé de lui donner des preuves de leur estime et de leur attachement.

Quoique le soin de sa classe l'occupât pendant une grande partie du jour, il sut encore

se ménager assez de temps pour faire son droit ; au bout de deux ans il fut reçu avocat, et prêta le serment au Parlement de Paris le 11 août 1770. Ensuite il reprit son étude favorite, celle des mathématiques : voulant les appliquer plus particulièrement à une science quelconque, il préféra l'astronomie, et pendant trois ans il suivit le cours de M. de Lalande , avec lequel il se lia d'une amitié étroite, qui n'a fini qu'avec leur vie. C'est ainsi qu'en instruisant les autres M. Dupuis ne rougit pas de se placer lui-même sur les bancs, semblable à un ancien philosophe qui, jusque dans sa vieillesse, disait qu'il ne savait rien, puisqu'il lui restait encore quelque chose à apprendre.

Quoiqu'il fût assuré par la protection de M^{me} Danville et de M. le duc de la Rochefoucault, son fils, d'obtenir un bénéfice, M. Dupuis, qui ne se sentait point de goût pour l'état ecclésiastique, préféra s'engager dans les liens du mariage. Née d'une famille honnête, avantageusement connue dans le militaire, la robe et le commerce, j'eus le

bonheur d'être distinguée par lui , et nous fûmes mariés le 29 avril 1772. De notre union naquirent quatre enfans , trois garçons et une fille , qui tous sont morts en bas âge , excepté le second qui vécut environ huit ans. Il promettait beaucoup , réunissant comme son père les qualités du cœur et celles de l'esprit ; mais nous eûmes la douleur de le perdre , et sa mort nous causa le plus grand chagrin. Louis XV avait exilé le Parlement de Paris , et à sa place il avait établi un Conseil supérieur , auquel on avait donné le nom de Parlement Maupeou. Louis XVI rappela le Parlement de son exil au commencement de l'année 1775 : au mois d'août de la même année ce corps respectable vint assister à la distribution des prix de l'Université. Dans cette circonstance difficile , car l'Université avait reconnu le Parlement Maupeou , le recteur chargea M. Dupuis de prononcer le discours d'usage : ayant pris pour sujet l'amour de la vraie gloire , il fit un éloge adroit du Parlement , parla du courage qu'il avait montré , et cita des traits d'héroïsme de plusieurs

de ses membres présens à la séance. Ce discours fut couvert d'applaudissemens; parmi ses confrères et dans le public il fut regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence latine, comparable aux plus beaux discours des Rollin et des Lebeau.

Nous passions alors l'été à Belleville, où nous avions loué un modeste appartement. Ce fut là que M. Dupuis inventa le télégraphe, et réussit au point qu'il entretenait par son moyen une correspondance suivie avec M. Fortin, son ami, ancien ingénieur-géographe, retiré dans sa maison de campagne à Bagneux, qui à l'aide d'un télescope observait les signaux, et lui apportait ou lui envoyait le lendemain sa réponse. Ils se sont écrit de cette manière chaque année pendant la belle saison, depuis 1778 jusqu'au commencement de la révolution. A la sollicitation de ses amis M. Dupuis avait donné connaissance de sa découverte à M. de Monbarrey, ministre de la guerre; mais sa lettre resta sans réponse, et trois ans après on la trouva dans les cartons d'un bureau avec la

machine qu'il y avait jointe, et on l'attribua à M. Linguet, pour lors à la Bastille, et qui n'y avait aucune part. M. Dupuis n'en avait donné communication que parce que cette découverte pouvait être très utile dans la guerre contre l'Angleterre pour soutenir l'indépendance des Américains.

Quinze jours après la découverte du télégraphe M. Dupuis en fit une seconde qui le fixa dans la carrière de l'antiquité, qu'il a suivie tout le reste de sa vie. Depuis longtemps il cherchait l'origine des noms des mois grecs ; déjà il avait trouvé celle des dix premiers, sans pouvoir découvrir celle des deux autres, lorsqu'un jour le hasard lui fit rencontrer dans un auteur ancien un passage qui lui donna les notions qu'il désirait. Il en eut une joie infinie, car cette découverte répandait une certaine lueur sur le chaos de l'antiquité. Ce fut alors qu'il trouva aussi un passage de Chérémon, qui le confirmait entièrement dans ses premières idées. Plein d'un noble enthousiasme, il disait à ses amis : « J'ai
« fait deux découvertes : ce mois-ci, le télé-

« graphe et celle qui jette un grand jour sur
 « l'antiquité : l'une pourrait me rapporter de
 « l'argent , et l'autre m'attirer de mauvais
 « traitemens ; je préfère la dernière. »

Pendant les deux premiers mois , sa tête
 était un véritable volcan ; les idées s'y succé-
 daient avec une rapidité étonnante. M. de
 Saint-Fargeau , qui l'honorait de son amitié ,
 calma ce premier feu : il mit de l'ordre dans
 son travail , et s'occupa à lire les anciens
 philosophes , dont il faisait de nombreux
 extraits.

Cependant il voulut prendre date de sa
 découverte , et il publia à cet effet plusieurs
 parties de son système dans le Journal des
 savans des mois de juin , d'octobre , de dé-
 cembre 1779 , et de février 1780. Cette même
 année M. de Lalande fit imprimer son qua-
 trième volume de l'Astronomie , dans lequel
 il inséra tout entier le mémoire que M. Dupuis
 avait fait sur les constellations. On en tira trois
 cents exemplaires , qui furent vendus à Paris.
 Le célèbre abbé Barthélemy écrivit à ce sujet
 à M. Dupuis une lettre très flatteuse. « La tête

m'en tourne, disait-il; quel jour M. Dupuis va jeter sur l'antiquité, qui n'était qu'un immense chaos, où la vérité se trouve mêlée avec la fable! »

A cette époque le recteur de l'Université nomma M. Dupuis pour prononcer l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche : elle lui fit beaucoup d'honneur, et ne fut pas moins applaudie que ses autres discours d'apparat.

Après la mort de d'Alembert M. de Condorcet fut chargé de la correspondance avec le roi de Prusse, le grand Frédéric. Ce monarque lui écrivit pour l'engager à lui choisir un homme de lettres en remplacement de M. Thiébaud, qui avait donné sa démission d'une chaire de littérature au collège de Berlin. M. de Condorcet proposa au roi M. Dupuis. Frédéric avait lu ses premiers mémoires sur les constellations, et il savait qu'il préparait un grand ouvrage sur le même sujet : désirant que cet ouvrage fût imprimé dans ses états, il répondit à M. de Condorcet qu'il recevrait M. Dupuis avec plaisir; qu'il lui donnerait

même une place à l'Académie de Berlin, et qu'il eût à venir au plutôt. M. Dupuis n'hésita pas à accepter l'offre obligeante du roi, mais sous la condition qu'il pourrait encore passer à Paris le temps qui lui était nécessaire pour obtenir la pension de professeur émérite ; car s'il fût parti sur-le-champ il aurait perdu le fruit de plus de dix-huit ans de travaux. Le roi de Prusse insista, par le canal du baron de Tutt, son ambassadeur, pour aplanir les difficultés qui retardaient le voyage de M. Dupuis, lorsque la mort de Frédéric rompit ses engagements, et le décida à rester dans sa patrie.

Vers ce temps mourut M. Bejot, qui occupait la chaire d'éloquence latine au collège de France : M. Dupuis dut aux soins officiels de M. l'abbé Leblond et à la recommandation de M^{me} la duchesse Danville auprès de M. de Malesherbes et de M. le baron de Breteuil, l'avantage d'en être pourvu peu de jours après.

Nous étions en 1788. Depuis quelque temps M. Dupuis, pressé par les sollicitations

de plusieurs membres de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui venaient le voir, et à qui il donnait communication de ses travaux et de ses découvertes, avait témoigné le désir d'être admis dans cette compagnie célèbre; il avait même, à plusieurs reprises, fait les visites d'usage, et chaque fois, grâce à l'intrigue de ceux mêmes qui le pressaient de solliciter, quelqu'un de ses rivaux lui avait été préféré. Cette odieuse manoeuvre avait fait sur lui une telle impression qu'il avait résolu de jeter au feu tous ses manuscrits, ce qu'il aurait exécuté si je n'eusse trouvé le moyen de les lui soustraire sans qu'il s'en aperçût. Cependant une nouvelle place vint encore à vaquer à l'académie par la mort de M. de Rochefort. L'abbé Barthélemy, qui désirait avoir M. Dupuis pour collègue, et qui connaissait la cause de son chagrin, se rendit à l'âge de quatre-vingts ans, par un temps de neige affreux, rue de la Harpe, où nous logions alors, pour l'engager à solliciter de nouveau et à ne pas perdre courage. « Si vous ne voulez pas faire

« les visites , dit-il , M. le duc de la Roche-
 « foucault et moi nous les ferons pour vous. »
 Cette démarche de la part d'un vieillard si
 respectable décida M. Dupuis; il fit ses
 visites, et fut enfin nommé membre de l'aca-
 démie. M. de Lalande , qui avait assisté à la
 séance , s'empressa de venir lui annoncer sa
 nomination.

La classe de rhétorique du collège de
 Lisieux , celle du collège de France , et les
 séances de l'Académie , occasionnaient à
 M. Dupuis des occupations trop fortes pour
 que sa santé n'en fût point altérée; il donna
 sa démission de la chaire du collège de Li-
 sieux. MM. les administrateurs et les grands
 boursiers s'assemblèrent alors pour lui laisser
 une marque de leur reconnaissance , et ils
 lui assignèrent sur la caisse du collège 500 liv.
 par an pour son logement , jusqu'à ce qu'il
 fût logé à son tour au collège de France , où
 le logement ne s'obtenait que par droit d'an-
 cienneté.

En 1790 MM. les administrateurs du Par-
 lement de Paris nommèrent quatre commis-

saire de l'instruction publique, deux pour faire l'inventaire des contrats, fondations, bourses et revenus des huit collèges de Paris, et deux pour les monumens publics et les bâtimens desdits collèges. M. Dupuis fut un des deux premiers, et y travailla gratis pendant dix-huit mois, jusqu'au départ de Louis XVI pour Varennes. Vinrent alors les scènes affreuses des 2 et 3 septembre : à cette époque M. Dupuis apprit le massacre de M. le duc de la Rochefoucault, assassiné entre Gisors et Chaumont, sous les yeux de M^{me} Danville sa mère, et de M^{me} de la Rochefoucault son épouse ; il en eut l'âme nâvrée de douleur, car il perdait en lui un ami de l'enfance et un protecteur zélé, qui, dans toutes les occasions, n'avait cessé de lui donner des preuves de sa bienveillance. La douleur et l'effroi que lui avait causé cet assassinat l'ayant déterminé à quitter Paris, il allait passer quelques temps chez un de ses amis à Evreux, lorsque, sur la route, il fut informé que le département de Seine-et-Oise venait de le nommer membre de la Convention.

Comme l'a très-bien dit M. Dacier dans sa notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Dupuis, « son caractère, son goût, ses
 « études l'éloignaient du périlleux théâtre
 « des assemblées politiques, où chaque mo-
 « ment voyait élever ou renverser de nou-
 « veaux favoris de la puissance populaire.
 « Pour lui, comme pour la saine partie de
 « la nation, la révolution ne devait con-
 « duire qu'à la réforme de quelques abus,
 « et le mot réforme n'était point synonyme
 « d'insurrection, parce qu'aucun intérêt
 « personnel n'influaît sur sa pensée. » Aussi
 cette nouvelle fit-elle sur lui une grande
 impression; connaissant parfaitement la di-
 gnité et l'importance des fonctions d'un repré-
 sentant du peuple français, il fut quelque
 temps incertain s'il l'accepterait. Comme il
 était dans cette perplexité, il vit passer un
 superbe régiment du Calvados : « C'en est
 « fait, s'écria-t-il, ces braves gens vont à
 « Châlons défendre la Convention, et moi
 « j'irai la défendre à la tribune; je me dévoue
 « tout entier pour la patrie et pour son bon-

« *heur.* » Aussitôt il écrivit à l'assemblée électorale qu'il acceptait sa nomination, et quelques jours après il assista à la première séance de la Convention.

Sans entrer ici dans un long détail, et sans nous engager à rappeler des souvenirs douloureux, j'emprunterai de nouveau les expressions de M. Dacier, et je me bornerai à dire avec lui que « dans ce poste périlleux » M. Dupuis se comporta en homme courageux et ami de l'humanité ; qu'il y fit « tout le bien et empêcha tout le mal qu'il lui fut possible ; qu'il en sortit pur et irréprochable, et qu'il eut le bonheur d'être du « nombre de ceux qui ne durent leur salut ni « à la lâcheté, ni à la bassesse, ni au crime. »

La nouvelle constitution, dite de l'an 3, établissait un Directoire, un Conseil des Cinq-Cents et un Conseil des Anciens. M. Dupuis fut nommé au Conseil des Cinq-Cents par le département de Seine-et-Oise, et par celui du Mont-Blanc ; il en sortit par le sort le 1^{er} prairial an 5 de la république. A cette époque il fut un des quarante-huit membres qui for-

mèrent le noyau de l'Institut , et il reprit ses travaux littéraires, que les séances de la Convention n'avaient pas tout à fait suspendus ; car il avait publié en 1794 son grand ouvrage, qu'il intitula *l'Origine de tous les Cultes*, ou *la Religion universelle*, ouvrage où, fidèle à son titre, non seulement il donne le mot de toutes les énigmes de la religion grecque et des autres religions de l'antiquité, et il en dévoile les mystères , mais encore il essaie de découvrir la source et l'origine de toutes les traditions qui forment la base des différentes religions du monde actuel. Quelque temps après, pour mettre son ouvrage à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs , il en donna un extrait en un volume in-8°. Ceux mêmes qui ont le plus improuvé son système ne peuvent s'empêcher d'avouer qu'il y a montré une sagacité, une pénétration et une finesse d'esprit peu communes, et qu'il a porté, aussi loin peut-être qu'il soit possible ce genre de critique qui fait servir l'allégorie à l'explication des choses obscures et presque inexplicables.

Sa classe du collège de France , et la composition d'un mémoire sur la fable du Phœnix, qui est imprimé dans les mémoires de l'Institut , le délassèrent alors des fatigues qu'il avait éprouvées durant sa carrière législative. Peu s'en fallut cependant qu'il ne se vît encore une fois entraîné malgré lui dans le tourbillon des affaires; ses collègues de la Convention le portèrent trois fois sur la liste pour être directeur : trois fois il fut mis au balotage , et le général Moulin l'emporta sur lui au troisième tour de scrutin. J'appréhendais qu'il fût nommé. Les affaires allaient très-mal , et il n'était réservé qu'au génie du premier Consul , depuis Empereur et Roi , de prendre en main les rênes de l'état qu'il gouverne aujourd'hui avec tant de bonheur et tant de gloire.

Après le 18 brumaire , M. Dupuis fut élu membre du Corps-Législatif par le département de Seine-et-Oise , et l'assemblée , qui était composée d'un grand nombre de conventionnels , l'éleva à la présidence. Quelque temps après , lorsqu'il fut question d'être des

candidats au Sénat-Conservateur, le Corps-Législatif et le Tribunat se réunirent pour nommer M. Dupuis. Quoique le choix du Premier Consul fût tombé sur un de ses concurrents, M. Dupuis fut très sensible aux marques d'attachement de ses collègues.

Ici finit sa carrière politique. Depuis sa sortie du Corps-Législatif il ne s'occupa plus que de sa classe, vivant tranquille avec son épouse et une nièce dont il soignait l'éducation. Après avoir fait part à la classe de la littérature et des beaux-arts de deux mémoires remplis de recherches sur les Pelasges; et à celle d'histoire et de littérature ancienne, à laquelle il appartint ensuite d'après la nouvelle organisation de l'Institut, de ses Conjectures sur le Zodiaque de Tentyra, il travaillait dans sa retraite à un ouvrage sur les Cosmogénies et les Théogonies, écrivait pour sa nièce des lettres sur la mythologie, et s'amusait à traduire les plus beaux discours de Cicéron, ainsi que les ouvrages de Quintilien, lorsqu'au mois d'avril 1806, S. M. l'Empereur et Roi, qui sait récompenser le

mérite partout où il se trouve, lui envoya la décoration de la Légion d'Honneur. Son cours d'éloquence latine était très suivi, et il terminait sa quarante-troisième année d'exercice, puisqu'il avait professé vingt-deux ans au collège de Lisieux et vingt-deux ans au collège de France.

Jamais M. Dupuis n'eut la pensée, comme on l'a dit dans une notice, de se retirer à Issurtil en Bourgogne, pour y jouir dans le repos de l'aisance prétendue que ses économies lui avaient donnée. Son aisance ne venait que de sa place à l'Institut, et de celle du collège de France, où il avait son logement, de façon que j'ai tout perdu en le perdant, excepté une rente de 1200 francs d'un domaine dont je n'ai que l'usufruit, faible ressource pour mon âge et pour mes infirmités. Mais ma confiance est dans les illustres amis que M. Dupuis a laissés, dans la justice et la générosité du Gouvernement.



